

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 www.hippodromedouai.com  
 hippodrome  
 douai scène nationale

# TAMARA DREWE

## Stephen Frears

Né à Leicester en Angleterre le 20 juin 1941, Stephen Frears poursuit des études à la Faculté de Cambridge avant de devenir assistant du metteur en scène Lindsay Anderson au Royal Court Theatre de Londres. En 1966, il pénètre le milieu du cinéma en devenant l'assistant de Karel Reisz pour son film *Morgan*, avant d'intégrer la société de production d'Albert Finney.

Après un court métrage intitulé *The Burning* en 1967, Stephen Frears réalise son premier long métrage, *Gumshoe* en 1972, un thriller inspiré des films noirs des années 40. Parallèlement, il entame une carrière prolifique à la télévision anglaise, avec près de quarante téléfilms dramatiques.

En 1984, le cinéaste revient au grand écran et au thriller à rebondissement avec *The Hit*, puis reprend son travail à la télévision avec *My Beautiful Laundrette* (1985), film à petit budget qui évoque les troubles raciaux entre Anglais et Pakistanais à travers les relations homosexuelles de ses deux héros. À la suite des critiques enthousiastes, Channel Four fait gonfler des copies en 35 mm pour les distribuer dans toute l'Europe.

S'ensuivent deux autres films virulents complétant la trilogie autour de la déliquescence de la société britannique : *Prick up your Ears* (1987) qui relate la vie du dramaturge Joe Orton, dont la mort révéla à l'Angleterre puritaine son homosexualité et sa vie ponctuée de scandales et *Sammy et Rosie s'envoient en l'air* qui traite des rapports inter-culturels et des conflits entre générations dans un Londres ravagé par les émeutes. Succès public mais échec critique, le film choque certains membres de la communauté pakistanaise en raison des mœurs sexuelles des protagonistes et de certaines allusions à la religion.

En 1988, Frears triomphe avec son adaptation des *Liaisons dangereuses* de Choderlos De Laclous, premier film à costumes qui sera récompensé aux Oscars et révélera Michelle Pfeiffer aux côtés de Glenn Close et de John Malkovich.

Par la suite, son retour aux sources et au film noir avec *Les Arnaqueurs* tourné aux États-Unis, l'imposera comme l'un des cinéastes de la nouvelle vague britannique les plus doués de sa génération. Se partageant désormais entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, il enchaîne avec une comédie grinçante *Héros malgré lui* en 1992 avant de s'atteler à une petite production en 1993 intitulée *The Snapper*.

Trois ans plus tard, il retrouve le scénariste

2009 (sortie France : 14 juillet 2010) - Royaume-Uni - couleur - 1h49 - VO

film de **Stephen Frears**

scénario : **Moirá Buffini** d'après le roman graphique de **Posy Simmonds** (2005-2007) - image : **Ben Davis** - montage : **Mick Audsley** - premier assistant réalisateur : **Stuart Renfrew** - décors : **Alan MacDonald** - costumes : **Consolata Boyle** - musique : **Alexandre Desplat** - effets spéciaux : **Manex Efrem** - effets visuels : **Mark Nelmes** - direction artistique : **Patrick Rolfe** - casting : **Leo Davis** - production : **Ruby Films** - producteurs : **Alison Owen, Tracey Seaward** et **Paul Trijbits** - distributeur : **Diaphana**.

avec : **Gemma Arterton** (Tamara Drewe), **Roger Allam** (Nicholas Hardiment), **Bill Camp** (Glen McCreavy), **Dominic Cooper** (Ben Sergeant), **Luke Evans** (Andy Cobb), **Tamsin Greig** (Beth Hardiment), **Jessica Barden** (Jody Long), **Charlotte Christie** (Casey Shaw), **James Naughtie** (l'interviewer), **Josie Taylor** (Zoë), **John Bett** (Diggory), **Bronagh Gallagher** (Eustacia), **Pippa Haywood** (Tess), **Zahra Ahmadi** (Nadia Patel), **Susan Wooldridge** (Penny Upminster), **Cheryl Campbell** (Lucetta), **Alex Kelly** (la mère de Jody), **Emily Bruni** (Caitlin), **Lola Frears** (Poppy Hardiment), **Joel Fry** (Steve Culley), **Lois Winstone** (Fran Redmond)

Dans une Angleterre pastorale et de carte postale, celle des cottages bien entretenus et des haies taillées au cordeau, un auteur de polars à succès et sa femme dévouée accueillent dans leur ferme des écrivains en résidence. La petite communauté vivote gentiment, entre jalousies mesquines et ambitions déçues, jusqu'à l'arrivée de Tamara Drewe. Originaire du village voisin, cette jeune et belle journaliste installée à Londres revient dans sa maison de famille et va involontairement semer la pagaille dans des existences trop tranquilles pour être tout à fait honnêtes.

Tel était le scénario du superbe roman graphique de l'auteur britannique Posy Simmonds, tel est celui de son adaptation, extrêmement fidèle, par Stephen Frears.

La force du livre de Posy Simmonds était de décrire à la perfection ses contemporains et, avec une précision toute naturaliste, leurs petits travers, leurs désillusions, leurs espoirs. Grâce à des dialogues percutants et ironiques, elle restituait des attitudes justes et l'atmosphère de notre époque. Stephen Frears a parfaitement compris que les fils comiques et dramatiques du récit devaient tout à ces échanges à la fois caustiques et naturels. Il multiplie lui aussi les petites phrases qui font mouche, ce qui lui permet de rendre intéressants et attachants des personnages pourtant stéréotypés — un écrivain star qui cède à la facilité et s'entoure d'une cour de flagorneurs, un batteur de rock imbu de lui-même, un universitaire américain en pleine angoisse de la page blanche...

Le réalisateur anglais transpose magistralement un des principaux charmes du livre, les personnages de deux adolescentes désœuvrées et rebelles, qui pimentent l'action et bouleversent le cours de l'histoire en précipitant les catastrophes. Ces chipies bavardes et fantasques, lectrices assidues de magazines people et passionnées par la vie sexuelle de leurs rock-stars préférées, sont plus vraies que nature. Leurs apparitions, toniques, contrastent avec les scènes bucoliques ou d'intrigues amoureuses de ce vaudeville campagnard. Elles finissent même par voler la vedette à Tamara Drewe, héroïne un peu désincarnée à force d'être trop jolie et sophistiquée pour l'endroit.

Respectant à la virgule près l'esprit et la lettre de l'album, Stephen Frears reprend également à son compte les trucs et astuces de Posy Simmonds, par exemple son ingénieuse utilisation des nouvelles technologies. Et le recours de rigueur aux mails et aux SMS, généralement manié assez maladroitement au cinéma, est ici habilement intégré dans le récit, devenant source de drôlerie et de quiprosos.

Avec son enchaînement continu de péripéties, de rebondissements cocasses, de dialogues acérés et de tranches de vie quotidienne, *Tamara Drewe*, féroce et malicieux, a le charme d'une comédie de Woody Allen et l'efficacité impeccable d'une série de la BBC. Avec son précédent film, *Chéri*, contemplative et lénifiante adaptation de Colette, Stephen Frears avait réussi à faire oublier qu'il était capable de réaliser des comédies enjouées et irrésistibles (*High Fidelity*). Avec ce ballet drôle, léger et trépidant, il se rattrape ici allègrement.

Anne-Claire Norot - Les Inrockuptibles

Christopher Hampton ainsi que John Malkovich et Glenn Close dans *Mary Reilly*, relecture du mythe du Docteur Jekyll et Mr Hyde mettant également en scène Julia Roberts.

Il travaille en même temps son film suivant,

*The Van*, troisième volet de la trilogie *Barrytown* d'après l'auteur irlandais Roddy Doyle après *Les Commitments* d'Alan Parker (1991) et *The Snapper*.

Enfin en 1998, il reprend le scénario que souhaitait tourner Sam Peckinpah trente ans plus tôt, *The Hi-Lo Country*, un western nostalgique produit par Martin Scorsese.

En 2000, Stephen Frears s'interroge sur la notion d'engagement dans *High Fidelity*, adapté du roman de Nick Hornby et produit et coécrit par John Cusack, à l'origine du projet.

De retour en Grande-Bretagne, il tourne l'historique chronique *Liam* suivi du thriller

*Dirty Pretty Things* où il dirige Audrey Tautou dans son premier rôle anglophone.

Après avoir animé la traditionnelle *Leçon de cinéma* du Festival de Cannes en 2004, le cinéaste se penche sur l'histoire du Windmill Theatre de Londres pendant la Deuxième Guerre mondiale avec *Madame Henderson présente*.

Il revient sur le petit écran avec *The Deal*, une étude des relations entre le Chancelier Gordon Brown et le Premier ministre Tony Blair, qui lui permet d'obtenir le BAFTA du meilleur film de télévision en 2004.

Portant un vif intérêt à la politique anglaise et à la famille royale, il s'attaque en 2006 à *The Queen*, portrait de la famille royale et de la politique menée par Elizabeth II avec pour toile de fond la mise en lumière des conséquences du tragique décès de la Princesse Diana.

Président du jury du 60<sup>e</sup> festival de Cannes en 2007, il a présenté au dernier Festival de Berlin *Chéri*, adaptation du roman éponyme de Colette. Film d'époque scénarisé par Christopher Hampton, ce dernier lui permet de renouer avec Michelle Pfeiffer et ses premières amours. C'est la comédie qu'il fréquente à nouveau par la suite avec *Tamara Drewe*, son 21<sup>e</sup> film.

Des paysages idylliques, un soleil radieux : pour un peu, la campagne du Dorset amoureusement cadrée par Stephen Frears aurait des allures de Toscane. Mais avec un réalisateur aussi filou, il ne faut jamais se fier aux apparences : les prés au charme bucolique vont accueillir un vaudeville féroce où tous les protagonistes s'espionnent, s'envient, se mentent. Tamara Drewe est l'adaptation d'une bande dessinée de Posy Simmonds, elle-même pastiche d'un grand classique de la littérature anglaise. Loin de la foule déchaînée. Signe des temps, l'héroïne idéaliste de Thomas Hardy s'est transformée en chroniqueuse pour The Independent.

Avec son mini-short, son débardeur moulant et son nez refait, Tamara (la bombe Gemma Arterton) met le feu à son village natal. Un beau jardinier, un batteur de rock pour minettes, un romancier volage tous les hommes succombent... et en prennent pour leur grade. En grande forme satirique, Frears épingle autant les ruraux intolérants que les précieux ridicules venus de la ville. Avec des piques particulièrement vachardes, et drôles, pour les écrivains, décrits comme des inadaptés égocentriques et mesquins. Ce théâtre des vanités est commenté, façon chœur antique, par deux adolescentes au langage cru (Jessica Barden et Charlotte Christie, révélations d'un casting impeccable).

Spectatrices dans le premier acte, Jody et Casey vont devenir des deus ex machina dépassés par leurs initiatives une belle trouvaille de scénario qui relance le film au moment où le jeu de massacre menaçait de tourner en rond. Les personnages dépassent, alors, leur propre caricature - même le rocker bas du front parvient à se montrer fin psychologue !

Samuel Douhaire - Télérama

Ah, la campagne du Dorset... Ses vaches, ses poules, ses écrivains frustrés, ses rock stars traversant les champs comme des comètes et ses nymphes en minishorts (Gemma Arterton dans son meilleur rôle) ! Après les affres existentielles de Chéri, Stephen Frears s'offre une pause champêtre en observant les mœurs d'une communauté d'intellos.

De ses triomphes loachiens à ses succès hollywoodiens en passant par ses chroniques de la Belle Époque, Frears se réinvente constamment, jamais à la même place mais toujours au bon endroit. Dans ce délicieux jeu de quilles sentimental qui évoque les meilleurs marivaudages de Woody Allen, le réalisateur ose tout. Peuplé de personnages aux traits à peine forcés et campés parla crème des acteurs british, le film prend tous les virages - dramatique ou comique, sexy ou intello, sentimental ou trash - sans jamais perdre la route de vue. Avec un charme irrésistible, Frears réussit la parfaite "dramédie" [alliance du drame et de la comédie]. Mieux en puisant aux sources de la culture anglo-saxonne (P.G. Wodehouse, David Lodge, Thomas Hardy) et en la trempant dans un bain pop, il signe une comédie frivole qui est aussi un traité des passions humaines. C'est drôle, ironique et parfois carrément vulgaire, mais la manière dont la mélancolie et la vacherie viennent déranger l'ordre comique établi reste le principal tour de force du film. Tous les personnages semblent appelés à devenir le contraire de ce qu'ils paraissent, disent ou croient être. Tous sont condamnés à éprouver de l'insatisfaction, dans leurs désirs frustrés comme dans leurs désirs réalisés. Un film léger et grave dont seul Frears a le secret.

Gaël Golhen - Première

Une fable légère sur les turpitudes du monde moderne ? Un pied-de-nez au bling-bling ? Tels étaient certainement les ambitions de Stephen Frears en adaptant au cinéma le roman graphique de Posy Simmonds. Mais la volonté de garder un univers BD à travers une esthétique aussi jolie que mièvre, rehaussée de musiques infantiles, empêche le film de prendre sa propre dimension. Frears enchaîne de mignonnes saynètes relativement dépourvues de fond, et dont le manque de rigueur flirte parfois avec la facilité le "meuhhh" des vaches comme note d'entrée dans le film, la soupe "girly pop" pour souligner l'effet de contraste que produit l'arrivée de Tamara, sa rencontre "fortuite" avec le batteur des Swipe, l'opposition caricaturale entre ce "drummer boy" et le viril fermier...

Tous les personnages sont bien campés, mais ne transcendent jamais les archétypes qu'ils incarnent par une caractéristique plus personnelle, qui les rendrait attachants. Le côté très premier degré des dialogues laisse peu de liberté d'interprétation. Au départ, on peut, par exemple, se demander si les deux lycéennes n'incarnent pas la conscience troublée de Tamara, comme une sorte de Mr. Hyde version midinette. Mais en définitive, elles n'interviennent que comme une sorte de chœur, dans le but de bousculer l'autoroute narrative du scénario, car les personnages principaux ne sont pas assez riches pour en rythmer eux-mêmes les virages. Il résulte de tout cela un film extrêmement léger (ce que l'on peut éventuellement entendre aussi comme un compliment), et qui, curieusement, a déjà un côté vieillot.

C.L.L. - Fiches du Cinéma